

Le Roman des Romands 2011-2012

Quand j'avais 17 ans

par Jacques-Etienne Bovard

Un merveilleux capharnaüm

A dix-sept ans, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, qu'on me mettait sous les yeux, ou qu'on me glissait sous le paletot.

D'abord il y avait la bibliothèque paternelle, pleine de « valeurs sûres » de toutes sortes, Dumas, Vernes, Maupassant, Le Roman de Renart, entre moult récits historiques et des mètres de « J'ai lu leur aventure », où je piochais d'autant plus abondamment qu'on n'avait pas la télévision. Douces surprises, Les Dames galantes de Brantôme, assez inattendues dans ce paysage apparemment austère. Et surtout, cachés derrière la rangée des Balzac, une ribambelle de polars américains bien noirs, qu'il s'agissait de lire vite, et de remettre soigneusement à leur place...

Puis il y avait le Gymnase, avec les monuments de l'Antiquité grecque et latine, Platon, Euripide, Virgile, Salluste ; je trimais dur sur la syntaxe et les verbes irréguliers, mais j'aimais l'effort de la traduction, cette entrée lettre à lettre dans les arcanes de ce qui allait constituer ma langue, deux millénaires plus tard. Lire Homère et Lucrèce dans le texte, même lentement (surtout lentement), m'enchantait à un point tel que je m'en votais parfois des pages supplémentaires, allant picorer chez des auteurs « hors programme », tels Aristophane ou Pétrone, dont le Satiricon m'obséda durablement. En français, sous la houlette savante, drolatique et parfois tumultueuse de Jacques Chessex, on découvrait Ramuz, Baudelaire, Breton, Racine, Flaubert. On lisait, et on écrivait, à travers toutes sortes d'exercices féconds, tels la nouvelle brève, le pastiche, le pamphlet, la controverse et j'en passe.

Enfin il y avait les sources latérales, les copains, qui avaient tous leurs bassins versants particuliers. On se passait discrètement des piles de BD, bien sûr, de Hergé à Franquin, en passant par Jacobs, Greg et bien d'autres. Mais j'aimais encore plus les petits volumes de la « Série Noire », avec une prédilection dévorante pour les enquêtes du commissaire San-Antonio, assorti de ses inracontables comparses Bérurier et Pinaud, sans exclure cependant moult récits de sciencefiction ou d'espionnage, ni toutes sortes de proses certes stéréotypées, mais agréablement scabreuses. On me répétait que je perdais un temps précieux dans cette « sous-littérature », cette « lie », ces « gueuseries », et j'étais même souvent près d'en éprouver de la culpabilité (cent trente pages ce soir de Remets ton slip, gondolier, alors que j'aurais pu creuser Le Discours de la méthode !).

Mais c'était plus fort que moi. J'aimais trop ces contrastes, ces surprises, ces vertiges, ces débauches, ces délires. C'était cela, la grande richesse de ces années-là : s'envoyer des festins de chapitres, danser sous des trombes de mots nobles

ou ignobles, tâter de tout, tout aimer ou presque, en se foutant pas mal des échelles de valeurs, des castes et du bon goût. On trierait plus tard. Ou plus exactement le tri se ferait tout seul...

Il s'est fait, et jamais je n'ai regretté une heure de toutes celles que j'ai passées dans ce merveilleux capharnaüm. J'irais même jusqu'à dire que je n'ai jamais mieux lu qu'à cet âge-là.

© Jacques-Etienne Bovard et Le Roman des Romands